

plus favorable à ce jeune homme inconnu, qui commandait d'hier au delà du détroit, et dont le téméraire patriotisme allait se déchaîner aux dépens de l'État? Hannibal recula : il ne voulut pas non plus déclarer la guerre de son chef, en se mettant en révolte ouverte contre les autorités légitimes de la république africaine. Il se résolut alors à pousser les Sagontins à des actes d'hostilité : les Sagontins se contentèrent de porter plainte à Rome. Celle-ci ayant dépêché ses ambassadeurs sur les lieux, Hannibal tenta, à force de dédain, de les pousser à dénoncer la rupture. Mais les commissaires voyaient bien la situation; ils se turent en Espagne, réservant leurs récriminations pour Carthage même, et racontant à Rome qu'Hannibal était armé, et que la lutte était proche. Le temps marchait. Bientôt se répandit la nouvelle de la mort d'Antigone Doston, survenue tout à coup et presque à la même heure que la fin d'Hasdrubal. Dans la Cisalpine, les Romains menaient avec un redoublement d'activité et d'énergie l'édification de leurs forteresses; et dès les premiers jours du printemps la République se proposait d'en finir en une fois avec la levée de boucliers des Illyriens. Chaque jour écoulé était une perte irréparable : Hannibal prit son parti. Il fit sans plus de façon savoir à Carthage que les Sagontins, servant de près les *Torbolètes*, sujets carthaginois, il allait mettre le siège devant leur ville; et sans attendre une réponse, il investit (dès le printemps de 535) la cité alliée des Romains. C'était commencer la guerre avec la République. La nouvelle arriva comme un coup de foudre dans Carthage. Quelle fut l'impression ressentie? Quelles délibérations s'ensuivirent? On peut s'en rendre compte en se rappelant l'effet produit en Allemagne et dans un certain monde par la capitulation du général York [en 1813]¹. Tous les « hommes haut placés, » racontent

¹ [Le général York, qui commandait le corps prussien de la grande

les historiens, désapprouvèrent cette voie de fait « non autorisée » par le gouvernement. Il fallait désavouer ces téméraires officiers de l'armée, les livrer aux Romains!... Mais, soit que dans le Sénat de Carthage on redoutât l'armée et la multitude plus encore que Rome, soit qu'on eût compris l'impossibilité de retourner en arrière, soit aussi que l'inertie des esprits fût plus forte que la nécessité même d'une décision, on prit le parti de n'en prendre aucun : et sans mettre la main dans la guerre, on laissa Hannibal la faire. Sagonte se défendit, comme savent seules se défendre les cités espagnoles. Si les Romains avaient montré la moindre parcelle de l'énergie de leurs clients; si, durant les huit mois du siège, ils n'avaient point perdu leur temps dans de misérables combats contre les pirates d'Illyrie, maîtres, comme ils l'étaient, de la mer et des points de débarquement, ils se seraient évité la honte de cette protection tant promise et pourtant dérisoire : ils auraient fait entrer peut-être les événements militaires dans une toute autre voie. Mais ils tardèrent, et Sagonte fut prise enfin d'assaut. A la vue des immenses trésors envoyés par Hannibal à Carthage, le patriotisme, l'ardeur belliqueuse se réveillèrent parmi les plus réfractaires. Le butin partagé, la réconciliation n'était plus possible avec Rome. Elle envoya pourtant ses ambassadeurs en Afrique, même après la destruction de Sagonte, exigeant la remise du général carthaginois et des Gérousiastes qui l'assistaient au camp. On essaya des excuses, mais l'orateur romain y coupa court, et rassemblant les plis de sa toge, il dit aux Carthaginois, qu'il y tenait renfermées la paix et guerre, et qu'il fallait choisir. Entraînés par un mouvement de courage, les Anciens répondirent au Romain

armée, capitula et passa aux Russes, comme chacun sait, à la nouvelle des désastres des Français en 1813. Cette défection a été le signal de la guerre de l'indépendance allemande.]

qu'il eût à faire son choix lui-même. L'ambassadeur opta pour la guerre, et le défi, aussitôt, fut relevé (printemps de 536).

218 av. J.-C.
Préparatifs
d'invasion
de l'Italie.

219 218.

L'opiniâtre résistance de Sagonte avait coûté à Hannibal toute une année. La campagne finie, il était revenu à Carthagène, y prenant, comme de coutume, ses quartiers d'hiver (535-536), et y préparant à la fois son expédition prochaine et la défense de l'Espagne et de l'Afrique. Comme son père et son beau-frère, il avait le commandement sur les deux contrées, et par conséquent aussi lui incombait le devoir de veiller à la protection de la métropole. Ses forces réunies se composaient d'environ cent vingt mille hommes de pied, de seize mille chevaux, de cinquante-huit éléphants, de trente-deux quinquères armées en guerre, et de dix-huit quinquères non armées, sans compter les éléphants et les navires laissés à Carthage. A l'exception de quelques Ligures placés dans les troupes légères, il n'avait plus de mercenaires dans ses troupes. On y comptait aussi quelques escadrons phéniciens ; mais le gros de l'armée était à peu près exclusivement formé des contingents des sujets de la Libye et de l'Espagne. Pour s'assurer de leur fidélité, Hannibal, avec sa profonde connaissance des hommes, leur avait donné une marque de grande confiance : ils eurent tous un congé durant l'hiver. Dans son patriotisme aux larges vues, bien différent de l'étroitesse d'esprit de ses compatriotes, le général avait promis sous serment aux Libyens de leur conférer le droit de cité dans Carthage, s'ils rentraient un jour vainqueurs de Rome en Afrique. Il n'employait d'ailleurs pas toutes ses troupes à l'expédition d'Italie. Vingt mille hommes retournèrent en Afrique, le plus petit nombre pour aller défendre Carthage et le territoire punique propre ; la plus grande division restant cantonnée à la pointe occidentale du

continent. L'Espagne garda douze mille fantassins, deux mille cinq cents chevaux, à peu près la moitié des éléphants, et la flotte qui continua de stationner sur la côte, Hannibal y donnant le commandement suprême à son frère plus jeune, Hasdrubal. S'il n'envoya que de faibles renforts dans la région phénicienne propre, c'est que Carthage, en cas de besoin, y pouvait suffire à tout. De même en Espagne, où les levées nouvelles se recrutaient sans peine, il assurait suffisamment ses derrières en n'y laissant qu'un noyau de solide infanterie, avec adjonction de ce qui constituait la force de l'armée carthaginoise, à savoir, une bonne cavalerie et des éléphants. En même temps il prenait les plus exactes mesures pour avoir toujours ses communications faciles entre l'Afrique et l'Espagne : il laissait la flotte sur la côte, on vient de le voir, un corps nombreux occupant l'Afrique occidentale. Afin d'être plus sûr encore de la fidélité de ses soldats, il avait enfermé dans la forte place de Sagonte les otages des cités espagnoles ; et transportant ses troupes dans les pays les plus éloignés du lieu où elles avaient été levées, il avait de préférence gardé sous ses ordres immédiats les milices de l'Afrique orientale, envoyé les Espagnols dans l'Afrique de l'ouest, et les Africains de l'ouest à Carthage. Il avait donc pourvu à tout du côté de la défense.

Les dispositions pour l'offensive n'étaient pas moins grandioses. Carthage devait expédier vingt quinquères armées de mille soldats, avec mission de descendre sur la côte occidentale de l'Italie et d'y porter le ravage. Une deuxième escadre de vingt-cinq voiles avait Lilybée pour objectif : cette ville devait être réoccupée. Mais ce n'étaient là que les détails plus modestes et accessoires de l'entreprise : Hannibal crut pouvoir s'en remettre à Carthage pour leur bonne exécution. Quant à lui, il avait décidé de partir pour l'Italie avec la grande ar-

mée, prenant en main l'exécution du plan sans nul doute conçu avant lui par son père. De même que Carthage n'était directement attaquable qu'en Libye; de même on ne joignait Rome que par l'Italie. Rome bien certainement voulait descendre en Afrique, et Carthage ne pouvait plus, comme autrefois, se limiter à des opérations secondaires, telles que la lutte en Sicile, ou la défensive sur son propre territoire. Les défaites y comportaient les mêmes conséquences désastreuses : la victoire n'y assurait point les mêmes résultats. — Mais comment, par où attaquer l'Italie ? Assurément les routes de terre et de mer y conduisaient ; mais si l'entreprise n'était point une sorte d'aventure désespérée, si Hannibal rêvait une expédition sérieuse, ayant un but vaste et stratégique à la fois, il lui fallait une base d'opérations plus rapprochée que l'Espagne ou l'Afrique. Rome étant maîtresse de la mer, une flotte, une forteresse maritime constituaient un mauvais appui. Il ne pouvait pas compter davantage sur les régions occupées par la Confédération italienne. En d'autres temps, en dépit des sympathies puissantes éveillées par le nom grec, elle avait tenu ferme devant Pyrrhus : on ne pouvait s'attendre à la voir se dissoudre à l'apparition d'un général carthaginois. Entre le réseau des forteresses romaines et la forte chaîne des alliés de Rome, une armée envahissante ne serait-elle pas bientôt écrasée ? Seuls, les Ligures et les Gaulois offraient à Hannibal tous les avantages que les Polonais assurèrent à Napoléon dans ses campagnes contre les Russes, analogues sous tant de rapports avec l'expédition carthaginoise. Ces peuples frémissaient encore au lendemain de la guerre où avait péri leur indépendance : étrangers aux Italiques, menacés dans leur vie, voyant s'élever chez eux les premières enceintes des citadelles romaines et ces grandes voies qui les enveloppaient, ne croiraient-ils pas voir des sau-

veurs dans l'armée carthaginoise, où combattaient en foule les Celtes de l'Espagne ? Ne seraient-ils pas pour Hannibal un premier et solide point d'appui ? Ne lui fourniraient-ils pas et les approvisionnements et les recrues ? Déjà il s'était formellement abouché avec les Boïes et les Insubres, qui avaient promis des guides à son armée, un bon accueil à leurs frères de race, et des vivres sur la route. Ils devaient se soulever aussitôt que les Carthaginois auraient mis le pied sur le sol de l'Italie. Les événements de l'Est n'étaient pas moins propices à l'invasion. La Macédoine, dont la victoire de *Sellasié* venait de consolider l'empire dans le Péloponnèse, était mal avec Rome. *Démétrius de Pharos*, qui, trahissant son alliance avec la République, avait passé aux Macédoniens, et s'était vu chasser de son petit royaume, s'était réfugié à la cour du roi de Macédoine, et celui-ci avait refusé son extradition. Où pouvait-on, ailleurs que dans les plaines du Pô, tenter la réunion contre l'ennemi commun des armées venues des bords du Bétis (*Guadalquivir*) et du Strymon (*Kara-sou* ou *Strouma*) ? Ainsi, les circonstances désignaient l'Italie du Nord comme le vrai point d'attaque : et déjà, en 524, preuve nouvelle des projets sérieux d'Hamilcar, les Romains, à leur grand étonnement, s'étaient heurtés, en Ligurie, contre un détachement de soldats carthaginois. — On s'explique moins bien pourquoi Hannibal préféra la voie de terre à la voie de mer. Ni la suprématie navale des Romains, ni leur alliance avec Marseille ne pouvaient empêcher un débarquement sur la côte de *Genua* (*Gènes*) : cela se comprend tout seul, et la suite le fit bien voir. Mais Hannibal avait à choisir entre deux écueils. Il aimait mieux sans doute ne point s'exposer aux dangers inconnus d'une traversée, aux vicissitudes d'une guerre navale, qui laissent toujours moins de prise à la prudence humaine, et il pensa qu'il était plus sage d'aller au-devant des Boïes et des

Insubres, dont le concours lui était sérieusement promis, nul n'en peut douter. D'ailleurs, débarquant à *Genua*, il n'en avait pas moins la montagne à franchir, et il ne lui était pas donné de savoir que les cols des Alpes étaient autrement ardues et difficiles que les passes de l'Apennin, dans la Ligurie. Enfin, la route qu'il suivit était celle des anciennes migrations celtiques; des essais plus nombreux que son armée avaient pénétré en Italie par les Alpes. L'allié et le sauveur des Gaulois italiens ne se croyait point téméraire en marchant sur leurs traces.

Depart d'Hannibal

Donc, dès l'ouverture de la saison, Hannibal réunit sous Carthagène toutes les troupes composant la grande armée : quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie et douze mille chevaux; les deux tiers Africains, un tiers Espagnols. Il emmène trente-sept éléphants, plutôt pour en imposer aux Gaulois que comme renfort efficace de combat. Son infanterie n'avait plus rien de commun avec celle de Xanthippe, se cachant par peur derrière la ligne de ces grands animaux. Il n'était point homme à ignorer que c'était là une arme à deux tranchants, apportant la défaite dans les rangs amis aussi souvent que chez l'ennemi. Aussi n'usait-il des éléphants qu'avec circonspection, et en petit nombre. Telle était l'armée avec laquelle il quitta Carthagène, et marcha vers l'Èbre, au printemps de 536. Des mesures prises à l'avance, et surtout des relations nouées avec les Celtes, des moyens, du but de son expédition, il laissa transpirer assez pour donner confiance même au simple soldat. Celui-ci, dont l'instinct militaire s'était développé sous les armes, présentait partout les vues nettes et hardies, la main sûre et forte de son général, et il le suivait avec une aveugle foi dans ses voies inconnues. Puis, quand par ses paroles enflammées il leur montrait la patrie humiliée, les exigences insolentes de Rome, l'asservissement immi-

218 av. J.-C.

nent de cette Carthage qui leur était chère, l'extradition honteuse de leur général et de ses officiers imposée comme condition de la paix, il les entraînait avec lui, ardents à la guerre, emportés par l'élan du civisme.

A Rome, la situation était ce qu'elle est souvent au sein des aristocraties les plus solidement assises et les plus prévoyantes. Certes, le gouvernement savait ce qu'il voulait, et il agissait. Malheureusement il n'agissait ni bien ni en temps utile. Depuis longtemps on aurait pu fermer les portes des Alpes, et en finir avec les Cisalpins : or on avait laissé les Alpes ouvertes, et les Cisalpins étaient encore redoutables. On aurait pu avec Carthage vivre en paix, et en paix durable, à la condition d'observer fidèlement le traité de 513. Que si l'on voulait la ruine de Carthage, depuis longtemps les légions auraient pu et dû la réduire. Mais en fait, les traités avaient été violés par la confiscation de la Sardaigne, et durant les vingt années de répit dont elle avait joui, Carthage s'était régénérée. Rien de plus facile que de vivre en bonnes relations avec la Macédoine : mais son amitié avait été sacrifiée à une chétive conquête. Il ne s'était pas trouvé dans Rome un de ces grands hommes d'État qui envisagent de haut la situation et dirigent les événements. Partout on avait fait trop ou trop peu. Maintenant voici venir la guerre. L'ennemi a pu librement choisir son heure et le lieu du combat, et les Romains, tout en ayant pleinement et justement la conscience de leur supériorité militaire, n'ont au début de la campagne ni plan, ni but, ni marche assurée. Ils avaient un demi-million de soldats sous la main. Leur cavalerie seule était moins bonne, et toute proportion gardée, moins nombreuse que celle de l'ennemi. Elle n'allait chez eux qu'au dixième du total de l'effectif, tandis que chez les Carthaginois elle s'élevait au huitième. Mais la flotte romaine comptait deux cent vingt quinquérèmes,

État des choses
à Rome.

211.

Indécision
dans les plans.

toutes revenues depuis peu de l'Adriatique : quel peuple engagé dans la prochaine guerre aurait pu en mettre autant en ligne, et qu'il eût été facile de tirer parti de cette force écrasante ! Depuis longues années il était entendu qu'à la première levée de boucliers, les légions débarqueraient en Afrique : plus tard les événements ayant marché, il avait aussi fallu songer à une descente combinée en Espagne, pour y retenir l'armée d'occupation, qui sans cela se pouvait aussitôt porter sous les murs de Carthage. C'eût été agir encore conformément à ce même plan de campagne, que de jeter une armée romaine dans la Péninsule, à la nouvelle de l'ouverture des hostilités par Hannibal, en 535, et de l'investissement de Sagonte. Mais il eût fallu y accourir avant la chute de la ville ; et l'on resta sourd à Rome aux conseils d'une stratégie meilleure, comme aux injonctions de l'honneur. Sagonte tint huit mois ; son héroïsme ne servit de rien. Elle était tombée, que Rome n'avait point d'armée de débarquement prête. Restait la contrée entre l'Èbre et les Pyrénées. Les peuples qui l'habitaient étaient libres encore. Alliés naturels de Rome, la promesse d'un prompt secours leur avait été faite comme aux Sagontins. D'Italie en Catalogne il n'y a pas plus loin pour les vaisseaux que pour des troupes partant de Carthagène par la voie de terre. Si après la guerre formellement déclarée, les Romains s'étaient mis en route en même temps que les Carthaginois, c'est-à-dire avec le mois d'avril, Hannibal aurait pu trouver les légions postées déjà sur la ligne de l'Èbre. — Quoi qu'il en soit, le gros de l'armée romaine demeurant réservé pour l'expédition d'Afrique, le second consul *Publius Cornelius Scipion* reçoit l'ordre d'aller défendre le fleuve-frontière en Espagne ; mais il en prend à son aise, et une révolte survenant dans la plaine du Pô, il s'y rend avec ses troupes prêtes à s'embar-

219 av. J.-C.

quer. L'expédition d'Espagne se fera au moyen d'autres légions en voie de formation. Pendant ce temps, Hannibal est arrivé sur l'Èbre. Il y est accueilli par une opiniâtre résistance. Mais dans les circonstances présentes le temps lui est plus précieux que le sang de ses soldats. En quelques mois il a écrasé les indigènes, et avec son armée diminuée déjà du quart, il atteint les Pyrénées. Les lenteurs coupables de Rome ont une seconde fois causé la perte de ses alliés espagnols. Ce désastre était facile à prévoir autant que les lenteurs auraient pu être facilement évitées. De plus, le débarquement de légions, s'il s'était effectué en temps utile, aurait mis probablement obstacle à l'invasion de l'Italie, dont il semble que même au printemps de 536 les Romains n'aient point encore eu la prévision. Quant à Hannibal, en allant se jeter sur le territoire de l'ennemi, il n'entendait nullement agir en désespéré, et abandonner son « royaume espagnol. » Le temps employé au siège de Sagonte et à la soumission de la Catalogne ; le corps considérable laissé par lui dans le pays conquis au nord de l'Èbre ; toutes les précautions prises, enfin, démontrent que si les légions étaient venues lui disputer l'empire de l'Espagne, il ne se serait point contenté de se dérober à leurs attaques ; mais les Romains n'eussent-ils fait que retarder son départ d'Espagne durant quelques semaines, un avantage capital leur était par là même acquis. L'hiver fermait les cols des Alpes avant l'arrivée des Carthaginois, et le corps expéditionnaire à destination de l'Afrique y accomplissait sa descente sans coup férir.

Arrivé aux Pyrénées, Hannibal renvoya une partie de ses soldats chez eux. Mesure préméditée dès le début, et qui témoignait hautement aux yeux de l'armée de la confiance du général dans le succès de l'entreprise, en même temps qu'elle était un démenti donné à ceux qui

Hannibal
sur l'Èbre.

218 av. J.-C.

Hannibal
dans les Gaules

croyaient qu'elle était de celles dont nul ne revient. Ce fut avec cinquante mille fantassins et neuf mille cavaliers seulement qu'il franchit la chaîne sans rencontrer de difficultés. Puis, longeant la côte dans la région de Narbonne et de Nîmes, il s'ouvre rapidement passage au milieu des peuplades gauloises, rendues favorables par des négociations antérieures, ou achetées sur place par l'or carthaginois, ou enfin domptées par les armes. A la fin de juillet, il arrive sur le Rhône en face d'*Avenio* (*Avignon*). Ici l'attend, ce semble, une résistance plus sérieuse : le consul Scipion avait débarqué à Marseille (fin juin) : en faisant route pour l'Espagne, il apprit qu'il était trop tard, et qu'Hannibal avait non-seulement passé l'Èbre, mais aussi franchi les Pyrénées. A cette nouvelle, qui jetait enfin la lumière sur la direction et le but de l'expédition carthaginoise, le consul abandonne pour le moment ses projets sur l'Espagne, et prend le parti de faire sa jonction avec les peuplades celtiques de la contrée, obéissant toutes à l'influence des Massaliotes, et par les Massaliotes à l'influence romaine. Il recevra donc Hannibal sur le Rhône, et lui fermera le passage du fleuve et l'entrée de l'Italie. Heureusement pour les Carthaginois, ils n'avaient en face d'eux, sur le lieu de leur passage projeté, que quelques milices gauloises. Le consul, avec son armée (vingt-deux mille fantassins et deux mille cavaliers) se tenait encore à Massalie, à quatre jours de marche en aval. Les envoyés des Gaulois accoururent et lui donnèrent avis de l'arrivée de l'ennemi. Celui-ci se voyait obligé de franchir le rapide torrent en toute hâte avec sa nombreuse cavalerie, ses éléphants, sous les yeux des Gaulois, et avant que le Romain se montrât. Il ne possédait pas une nacelle. Aussitôt et par son ordre toutes les barques employées dans le pays à la navigation du Rhône sont achetées à tout prix ; on en construit d'autres en abattant les arbres

Scipion
à Massalie.

Passage du Rhône.

dans les alentours. En peu de temps les préparatifs sont faits. L'armée pourra en un seul jour accomplir son passage. Pendant ce temps un fort détachement commandé par *Hannon*, fils de *Bomilcar*, remonte le fleuve à quelques jours de marche au-dessus d'Avignon, et trouvant un endroit plus facile et non défendu, il aborde sur l'autre rive au moyen de radeaux rapidement assemblés ; puis il redescend vers le midi, pour tomber sur le dos des Gaulois, qui arrêtent le gros de l'armée. Le matin du cinquième jour après son arrivée, trois jours après le départ d'Hannon, Hannibal voit s'élever en face de lui une colonne de fumée, signal convenu qui lui annonce la présence de son détachement ; aussitôt il donne l'ordre impatientement attendu de l'attaque. Les Gaulois, au premier mouvement de la flottille ennemie, accourent sur la rive ; mais tout à coup le feu mis derrière eux à leur camp les surprend et les arrête. Divisés, ne pouvant ni résister à ceux qui les attaquent, ni à ceux qui passent le fleuve, ils s'enfuient et disparaissent.

Pendant ce temps, Scipion tient conseil dans Massalie, et s'enquiert des points qu'il conviendrait d'occuper sur le Rhône. Les Gaulois ont eu beau lui envoyer les plus pressants messages, il n'a pas jugé à propos de marcher à l'ennemi. Il ne veut pas croire aux nouvelles qu'on lui apporte, et se contente d'expédier sur la rive gauche un petit corps de cavalerie en éclaireur. Ce corps se heurte contre l'armée carthaginoise tout entière, déjà passée au delà du fleuve, et aidant au transport des éléphants laissés sur la rive droite. Il achève sa reconnaissance, en livrant un combat vif et sanglant. — le premier combat de cette guerre, — à quelques escadrons de Carthaginois qui battaient aussi la plaine (non loin d'Avignon) ; puis il tourne bride rapidement, et s'en va rendre compte de la situation au quartier

général. Alors Scipion part à marches forcées; mais quand il arrive, déjà depuis trois jours la cavalerie carthaginoise, après avoir protégé le passage des éléphants, a suivi le gros de l'armée. Il ne reste plus au consul qu'à s'en retourner sans gloire à Massalie avec ses troupes fatiguées, affectant follement le mépris de ces Carthaginois qui ont lâchement pris la fuite. — De compte fait, c'était la troisième fois que les Romains, par pure négligence, abandonnaient leurs alliés et perdaient une ligne de défense importante. Puis, comme après l'erreur commise, ils avaient passé de l'immobilité déraisonnable à une plus déraisonnable hâte; comme ils venaient de faire, sans plan, sans résultat, ce que, quelques jours plus tôt, ils auraient pu et dû, en toute sûreté, exécuter d'une façon utile, ils se mettaient par là hors d'état de réparer leurs fautes. Une fois de l'autre côté du Rhône, il n'y avait plus à songer à empêcher Hannibal d'atteindre le pied des Alpes. Du moins Scipion pouvait-il encore, à la première nouvelle du passage du fleuve, s'en retourner avec toute son armée: en passant par Genua il ne lui fallait que sept jours pour arriver sur le Pô. Là, il opérait sa jonction avec les corps plus faibles stationnés dans la contrée: il attendait l'ennemi, et le recevait vigoureusement. Mais non, après avoir perdu du temps en courant sur Avignon, il semble que Scipion, homme habile pourtant, n'ait eu alors ni courage politique, ni tact militaire; il n'ose pas prendre conseil des circonstances, et modifier la destination de son corps d'armée; il le fait embarquer pour l'Espagne en majeure partie, sous le commandement de *Gnæus*, son frère, et revient à Pise avec le reste.

Passage des Alpes.

Hannibal, le Rhône franchi, avait convoqué une grande revue de ses troupes, leur annonçant quels étaient ses projets, et les abouchant à l'aide d'un interprète avec un chef gaulois, *Magilus*, venu de la région du Pô; puis

il s'était de suite remis sans obstacle en marche vers les passes des Alpes. Là, choisissant sa route, il ne prit en considération ni la moindre longueur des vallées, ni les dispositions plus ou moins favorables des habitants, quelque intérêt qu'il eût d'ailleurs à ne pas perdre une minute dans des combats de détail ou dans les détours de la montagne. Avant tout, il devait préférer le chemin le plus facilement praticable pour ses bagages, sa nombreuse cavalerie et ses éléphants, celui où il trouverait bon gré mal gré des subsistances en quantité suffisante. Bien qu'il portât avec lui des approvisionnements considérables chargés à dos de bêtes de somme, ces approvisionnements ne pouvaient alimenter que pendant quelques jours son armée forte encore, notwithstanding ses pertes, de cinquante mille hommes valides. Quand on laissait de côté la route qui longe la mer, et dont il ne voulut pas, non parce que les Romains la lui barraient, mais parce qu'elle l'eût éloigné du but¹. Dans ces temps anciens, deux passages seulement, méritant ce nom, conduisaient des Gaules en Italie par les cols alpestres: l'un franchissait les *Alpes Cottiennes* (mont Genève) et descendait chez les *Taurins* (à Turin par Suse ou Fenestrelles): l'autre, par les *Alpes Grées* (le petit Saint-Bernard), conduisait chez les *Salasses* (pays d'Aoste et d'Ivrée). Le premier est plus court: mais après avoir quitté le Rhône, il conduit dans les vallées difficiles et infertiles du *Drac*, de la *Romanche* et de la *haute Durance*, au travers d'âpres et pauvres montagnes; il demande sept à huit jours de marche. Pompée le premier a tracé là une voie militaire, afin d'établir la plus directe communication possible entre la Gaule cisalpine

¹ La route du mont Cenis n'a été rendue praticable pour une armée qu'à l'époque du moyen âge. Quant à la passe plus à l'est, par les *Alpes Pennines* ou le grand Saint-Bernard, qui devint route militaire sous César et Auguste, Hannibal ne pouvait songer à la prendre.

et la Gaule transalpine. — Par le *petit Saint-Bernard*, le chemin est un peu plus long; mais quand il a dépassé le premier contre-fort des Alpes, à l'est du Rhône, il longe la *haute Isère*, qui, courant non loin de *Chambéry*, remonte de *Grenoble* jusqu'au pied du col, ou, si l'on veut, jusqu'au pied de la grande chaîne, et forme la plus large, la plus fertile et la plus peuplée des vallées alpestres dans cette région. De plus, le col, en ce point, y est le moins élevé de tous les passages naturels des Alpes dans la contrée (2,192 mètres) : il est de beaucoup aussi le plus commode; et, quoique nulle route n'y ait jamais été construite, on a vu en 1815 un corps autrichien le traverser avec de l'artillerie. Ne coupant, comme on voit, que deux chaînes, la passe du petit Saint Bernard était devenue la plus fréquentée dans les anciens temps, et c'est par là que les grandes bandes gauloises opéraient leurs descentes en Italie. En réalité, l'armée d'Hannibal n'avait pas à choisir : par un concours heureux de circonstances, sans qu'elles aient été pour lui un motif déterminant, les peuplades cisalpines avec lesquelles il avait fait alliance habitaient jusqu'au pied du col. Par le *mont Genève*, au contraire, il serait arrivé chez les *Taurins*, de tout temps en guerre avec les *Insubres*. — Je crois donc que la grande armée carthaginoise marcha directement vers le val de la haute Isère, non pas, comme on pourrait le supposer, par le chemin le plus court, en longeant la rive gauche de l'Isère inférieure (de *Valence* à *Grenoble*), mais en traversant « l'île des Allobroges, » ou le massif déprimé, riche alors et peuplé, que confinent le Rhône au nord et à l'ouest, l'Isère au sud et les Alpes à l'est. Ici encore Hannibal négligea la ligne directe, qui l'obligeait à traverser un pays de montagnes âpre et pauvre, tandis que l'île est moins montueuse et plus fertile, et que, dans cette direction, il n'avait qu'un faite à franchir pour déboucher ensuite

dans le haut val d'Isère. La traversée de l'île, en remontant le Rhône d'abord, et en se jetant ensuite sur la droite, lui demanda seize jours. Il ne rencontra pas de difficultés sérieuses et, dans l'île elle-même, ayant su mettre à profit les hostilités qui venaient d'éclater entre deux chefs allobroges, l'un d'eux, le plus considérable, se déclara son obligé, donna lui-même la conduite à l'armée dans tout le bas pays, pourvut à ses approvisionnements, et remit aux soldats des armes, des vêtements et des chaussures. Mais arrivés à la première chaîne qui s'élève comme une muraille à pic, et n'est accessible que par un seul point (montée du *mont du Chat*, par le village de *Chevalu*), un incident fâcheux les arrêta tout à coup. Les Allobroges occupaient en nombre le col. Hannibal, prévenu à temps, évita de se laisser surprendre. Il campa au pied du mont, et, la nuit venue, pendant que les Gaulois étaient rentrés chez eux dans la bicoque voisine, il s'empara du passage. Les hauteurs étaient conquises, mais à la descente rapide qui conduit vers le *lac du Bourget*, les chevaux et les mulets perdirent pied. A ce moment, les Gaulois apostés attaquèrent, moins dangereux d'ailleurs que gênants par le désordre qu'ils jetaient dans la marche de l'armée. Mais bientôt le général s'élance sur eux à la tête de ses troupes légères, les repousse sans peine et les rejette en bas de la montagne après leur avoir tué beaucoup de monde. Le tumulte du combat avait augmenté les périls et les embarras de la descente, surtout pour le train et les équipages. Arrivé enfin de l'autre côté, non sans de sérieuses pertes, Hannibal enlève d'assaut la cité la plus voisine, pour châtier et effrayer les barbares, et pour se remonter en chevaux et mulets. On se repose un jour dans la belle vallée de *Chambéry*, puis on côtoie l'Isère sans trouver d'obstacle ni du côté des vivres ni du côté de l'ennemi. Mais en entrant le quatrième jour sur le territoire des